Pacot LII 163 (5

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE,

IMITÉE DE L'ANGLAIS,

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES,

Par M. SAURIN, de l'Académie Françaiſe,

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Français, le 7 Mai 1768.

NAPOLI

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. XCII.

ACTEURS.

Madame BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

HENRIETTE, *Sœur de Béverlei.*

TOMI, *Enfant de ſix à ſept ans.*

LEUSON, *Amant d'Henriette.*

STUKELI, *faux ami de Béverlei.*

JARVIS, *ancien Domeſtique.*

UN INCONNU.

UN SERGENT, *ſuivi de Recors.*

La Scene eſt à Londres.

BÉVERLEI,

TRAGEDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un ſallon mal meublé, & dont les murs ſont preſque nuds, avec des reſtes de dorure.

SCENE PREMIERE.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

Elles ſont aſſiſes, & travaillent l'une au tambour, & l'autre à la tapiſſerie.

Madame BÉVERLEI, *tournant la tête vers le fond du Théâtre.*

CHere Henriette, il ne vient point !
Quel tourment que l'inquiétude !

HENRIETTE.

C'eſt chez nous un mal d'habitude,
Ma ſœur : mais un autre s'y joint,
Plus cruel, à ne vous rien taire :
L'indigence...

Madame BÉVERLEI.

Oh ! pour celui là,
Plût au Ciel qu'il fût ſeul ! Oui, ma ſœur, & déjà

Je ſens qu'on apprend à s'y faire.
Ce ſallon, que j'ai vu ſi richement orné,
Ses meubles, ſes tableaux, ſes glaces, ſa dorure,
Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné?
Ce ſont beſoins du luxe, & non de la nature:
Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés;
A voir ces murs tout nuds ils ſe ſont faits de même:
Un ſeul objet les tient uniquement charmés,
Et rien ne manque ici quand j'y vois ce que j'aime.

HENRIETTE.

Vous me mettriez en courroux:
Tomber de l'opulence au ſein de la miſere,
Cela n'eſt donc rien, ſelon vous?
Oh! je n'apprendrai moi, qu'à déteſter mon frere.
Oui, je le haïrai dans peu;
A le haïr vous-même il ſaura vous contraindre.

Madame BÉVERLEI.

Mon époux! Je pourrai le plaindre;
Mais le haïr!

HENRIETTE.

Funeſte amour du jeu!
Combien de fois, après l'aurore,
Vous l'avez vu rentrer, maudiſſant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitoit encore!
Vos yeux de veiller étoient las:
Mais ſon retour du moins conſoloit votre attente.
Ce n'eſt pas de même aujourd'hui:
Depuis long-temps le jour a lui,
Et Béverlei, trompant votre ame impatiente,
N'eſt pas encor rentré chez lui.

Madame BÉVERLEI.

C'eſt la premiere fois....

HENRIETTE.

Ma ſœur toujours l'excuſe;
Jamais contre lui de courroux.
Ah! vous êtes trop bonne, & mon frere en abuſe.

Madame BÉVERLEI.

Il n'a qu'un ſeul défaut...

HENRIETTE.

Qui les renferme tous:

La paſſion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout ſentiment du cœur.
Il fut un temps qu'il chériſſoit ſa ſœur,
Qu'il adoroit ſa femme.

Madame BÉVERLEI.

Et ce temps dure encore.

HENRIETTE.

Ses traits ſont altérés auſſi-bien que ſes mœurs.
Qu'eſt devenu cet air qui lui gagnoit les cœurs,
Cette grace, cette nobleſſe,
Et mille autres dons enchanteurs?
Les veilles, les chagrins ont flétri ſa jeuneſſe.

Madame BÉVERLEI.

Ce changement encor n'a point frappé mes yeux.

HENRIETTE.

Son fils!... En ſoupirant vous regardez les Cieux:
Hélas! quel ſera ſon partage?
Pauvre enfant!

Madame BÉVERLEI.

Le beſoin rend l'homme induſtrieux.
Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux;
Le malheur & l'exemple inſtruiront ſon jeune âge;
De bonne heure il en recevra
L'utile leçon d'être ſage,
Et de ſa mere il apprendra
La patience & le courage.
Ah! croyez-moi, ma chere ſœur,
Le bonheur, dont ſouvent on ne pourſuit que l'ombre
C'eſt le contentement du cœur.
Béverlei l'a perdu: ſur ſon front toujours l'ombre,
On lit l'affreux remords dont il eſt dévoré:
Rendre malheureux ce qu'il aime,
Voilà le trait cruel dont il eſt déchiré...
Ah! s'il pouvoit ſe pardonner lui-même!

HENRIETTE.

Oh! pour moi, quand je ſonge à quelle paſſion
Il a ſacrifié le plus bel héritage,
Je ne puis contenir mon indignation:
Le peu que j'eus pour mon partage

Entre ſes mains eſt demeuré.
Je crains...

Madame BÉVERLEI.

Vous lui faites outrage.

HENRIETTE.

Un Joueur n'a rien de ſacré:
Dès ce jour je veux qu'il me rende
Ce dépôt dans ſes mains imprudemment laiſſé.
Pour lui faire cette demande,
D'un trop juſte motif mon cœur ſe ſent preſſé.

Madame BÉVERLEI.

Quel motif?

HENRIETTE.

Le ſoutien d'une ſœur qui m'eſt chere.

Madame BEVERLEI.

Non... ce bien vous eſt néceſſaire;
L'hymen doit à Leuſon engager votre foi:
Cet amant en eſt digne, & je ne ſais pourquoi
Son bonheur toujours ſe differe.

HENRIETTE.

Puis-je y penſer, lorſque ma ſœur
Gémit ſous le poids du malheur?

Madame BÉVERLEI.

Vous êtes ſur mon ſort un peu trop inquiete;
J'ai des diamans, des bijoux?
Je n'en ai pas beſoin pour être ſatisfaite,
Et s'il m'en faut priver...

HENRIETTE *ſe récriant vivement.*

Ah! ma ſœur?

Madame BÉVERLEI.

Calmez-vous.
Ma chere Henriette eſt trop vive;
Tout peut encor ſe réparer;
Nous avons à Cadix un fonds qui doit rentrer;
Inceſſamment il nous arrive,
On nous en donne avis.

HENRIETTE.

C'eſt un fonds pour le jeu.
Qui, croyez-moi, durera peu.

Madame BÉVERLEI.

Il peut ſe corriger.

HENRIETTE.

Qu'un Joueur ſe corrige,
Ma ſœur!

Madame BÉVERLEI.

Ah! ſi le Ciel opéroit ce prodige,
Mon ſort pourroit faire encor des jaloux.
De mille biens environné,
Et, ſur-tout, poſſédant le cœur de mon époux,
Des riches votre ſœur fut la plus fortunée:
Si, pour ſa guériſon, mes vœux ne ſont pas vains,
Avec cet époux que j'adore,
Réduite à ſubſiſter du travail de mes mains,
Des pauvres je ſerai la plus heureuſe encore.

HENRIETTE.

Oh! bien ma ſœur, n'en parlons plus.
Je vous avertis, au ſurplus,
Qu'hier Leuſon me chargea de vous dire
Qu'il a ſur Stukéli le plus grave ſoupçon:
Souvent ſur notre front notre cœur ſe fait lire,
Et l'air de Stukéli n'annonce rien de bon.

Madame BÉVERLEI.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête-homme.

HENRIETTE

Oh! ſans ceſſe pour tel, lui-même il ſe renomme;
Leuſon n'eſt pas léger, & le croit un frippon,

Madame BÉVERLEI *avec un air inquiet.*

N'entends-je pas quelqu'un?

HENRIETTE.

Non.

Madame BÉVERLEI.

Je ſuis au ſupplice,

Elle regarde ſa montre.

Huit heures & demie.

HENRIETTE *à part.*

Elle me fait pitié.

Madame BÉVERLEI.

Pour le coup..

HENRIETTE.

C'eſt Jarvis, qu'après un long ſervice,
Chargé d'ans, nous avons, par un dur ſacrifice,
Depuis ſix mois congedié.

SCENE II.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, JARVIS.

Madame BÉVERLEI.

SA préſence m'eſt un reproche.
Jarvis, je vous avois prié
De vouloir à mon cœur épargner une approche
Dont il ſe ſent humilié.

JARVIS.

Madame, excuſez-moi; je l'ai donc oublié,
(*Il regarde l'appartement.*)
O Ciel! en quel état je vois votre demeure!
M'avez-vous défendu les larmes qu'à cette heure
M'arrache l'aſpect de ces lieux?
Je voudrois les cacher; pardonnez, je ſuis vieux!
A mon âge aiſément l'on oublie & l'on pleure.

Madame BÉVERLEI.

Je ne l'écoute pas avec tranquillité.
Aſſeyez-vous, Jarvis.

JARVIS.

C'eſt bien de la bonté.
Eſt-il bien vrai? Mon pauvre Maître
A, dit-on, perdu tout ſon bien?
En ce logis je l'ai vu naître;
L'honnête homme de pere, hélas! qu'étoit le ſien!
Que Dieu faſſe paix à ſon ame:
Mais après quarante ans, Madame,
Il n'eût pas renvoyé le bonhomme Jarvis.
Juſqu'à la mort je le ſervis:
Courbé ſous le poids des années,
J'eſpérois, auprès de ſon fils,
Paſſer celles encor qui me ſont deſtinées;
Mais il ne me l'a pas permis;

Peut-être

Peut-être a-t-il trouvé ma vieilleſſe importune:
Trop librement, par fois, je me ſuis déclaré.

Madame BÉVERLEI.

Non; de vous s'il s'eſt ſéparé,
Accuſez-en, Jarvis, ſa mauvaiſe fortune.

JARVIS.

Eſt-il réduit ſi bas? Oh! j'en ſuis pénétré!
Comme je vous diſois, ici je l'ai vu naître.
Son pere a bâti la maiſon,
Et cent fois dans mes bras, hélas! mon pauvre Maître,
Je l'ai tenu petit garçon....
Aux pauvres il étoit ſi bon!
D'où vient, me diſoit-il, qu'il eſt des miſérables,
Des pauvres!..... ce ſont nos ſemblables;
Je veux, ſi je ſuis jamais Roi,
Qu'en mon Royaume tout abonde;
Je rendrai riche tout le monde,
Et je commencerai par toi.
Ce ſont les mots de ſon enfance:
Comme d'hier, je m'en ſouviens;
Et voilà que lui-même il eſt dans l'indigence!

Madame BÉVERLEI.

Mes pleurs coulent en abondance,
Parlez-lui.

HENRIETTE.

Que j'eſſuie auparavant les miens.

JARVIS.

Me refuſera-t-il, dans cet état funeſte,
De m'attacher à ſon malheur?
Ce refus perceroit mon cœur!
Et de mes triſtes jours abrégeroit le reſte.

Madame BÉVERLEI, *entendant quelqu'un.*

Vous l'allez voir, je crois.

HENRIETTE.

Ce n'eſt pas encor lui.

SCENE III.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, STUKÉLI, JARVIS.

Les Dames ſe levent.

Madame BÉVERLEI.

Avez-vous vu mon époux aujourd'hui, Monſieur Stukéli?

STUKÉLI.

Non.

HENRIETTE.

Et cette nuit?

STUKÉLI.

Madame,
Hier au ſoir je l'ai quitté.
Quoi! mon ami ſeroit reſté
Toute la nuit loin de ſa femme!

HENRIETTE.

Votre ami! pouvez-vous vous dire ſon ami,
Quand ſon goût pour le jeu par vous eſt affermi,
Quand vous encouragez ſon vice?

STUKÉLI.

Vous ne me rendez pas juſtice.
Auprès de lui n'ai-je pas employé
Remontrances, conſeils? ce ſont les ſeules armes
Que me fourniſſoit l'amitié;
J'ai même été juſques aux larmes.
Enfin le trouvant ſourd à tout,
N'ai-je pas, dans l'eſpoir de réparer ſa perte,
Pouſſé l'amitié juſqu'au bout,
En lui tenant ma bourſe ouverte?
J'ai de ſon mauvais ſort ſupporté la moitié.

HENRIETTE.

C'eſt avoir eu, Monſieur, une fauſſe pitié.

STUKÉLI.

On n'abandonne point ſon ami dans la peine.

HENRIETTE.

Approfondir l'abyme où ſon penchant l'entraîne !...
Vous vous attendez peu d'être remercié.

STUKÉLI.

De nous perſécuter la fortune ſe laſſe,
J'eſpérois...

Madame BÉVERLEI.

C'eſt aſſez ; répondez-moi de grace ;
Vous quittâtes hier mon époux ?

STUKÉLI.

Chez Wilſon,
Avec gens qu'à connaître il n'eſt profit, ni gloire :
Il ne m'en a pas voulu croire.

Madame BÉVERLEI.

Y ſeroit-il encore ?

STUKÉLI.

Jarvis ſait la maiſon.

JARVIS

Madame, irai-je ?

Madame BÉVERLEI.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE

Allez-y comme de vous-même,
Jarvis.

STUKÉLI.

Et gardez-vous de prononcer mon nom ;
Il ſe plaindroit de moi... peut-être avec raiſon.

Madame BÉVERLEI.

Allez donc ; mais, de grace, avec un ſoin extrême,
Evitez tous les mots qui pourroient l'offenſer ;
Les malheureux, Jarvis, ſont aiſés à bleſſer :
Avec ménagement il faut qu'on les approche.
J'ai toujours ſuivi cette loi ;
Béverlei, conſolé par moi,
De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'appartient pas de lui rien reprocher,
Et puis voudrois-je le fâcher ?

Mon pauvre Maître hélas ! ſa peine,
La vôtre, n'eſt-ce pas la mienne ?

(Il ſort.)

SCENE IV.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE, STUKÉLI, TOMI.

Tomi entre, & dit un mot tout bas à Henriette.

HENRIETTE.

A L'inſtant, mon petit ami,
Venez.

Madame BÉVERLEI *l'appellant à elle.*

Ecoutez-moi, Tomi ;
Ce matin, ſuivant l'ordinaire,
Votre pere, mon fils, n'a pu vous embraſſer ;
Mais quand il reviendra, ſi vous voulez me plaire,
Songez à le bien careſſer ;
N'y manquez pas.

TOMI.

Oh ! maman, je n'ai garde,
J'aime tant mon papa !

Madame BÉVERLEI.

Je ne crois pas qu'il tarde :
Songez-y bien.

HENRIETTE.

Venez.

Tomi baiſe la main de ſa mere, & ſort avec Henriette.

SCENE V.

Madame BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

C'Eſt tout votre portrait :
Il eſt charmant.

Madame BÉVERLEI.

Oh ! c'eſt ſon pere trait pour trait.

Que tous deux le Ciel les conserve!
(*Elle s'assied, & Stukéli aussi.*)
Mais daignez à present me parler sans réserve:
A mon époux, Monsieur, n'est-il rien arrivé?
C'est la premiere fois que la nuit il s'absente,
Et je crains...

STUKÉLI.

Quoi! pour vous son amour éprouvé,
Pour lui, malgré ses torts, votre foi si constante,
Votre esprit & votre beauté,
Tant de charmes qu'en vous l'on admire & l'on vante,
Tout ne répond-il pas de sa fidélité?

Medame BÉVERLEI.

Sans convenir, Monsieur, de ces prétendus charmes,
Je ne soupçonne point sa foi;
Sur ce point je suis sans alarmes,
Ce seroit l'outrager.

STUKÉLI.

Comme vous, je le crois,
Et c'est avec plaisir, Madame, que je vois
Que vous connoissez trop le monde,
Pour écouter le vains propos
Que hazardent souvent les sots
Et les méchans dont il abonde.

Madame BÉVERLEI.

Quels propos, & sur quoi? je ne vous entends pas.

STUKÉLI *avec un air embarrassé.*

Mais... sur rien.

Madame BÉVERLEI.

Pourquoi donc, Monsieur, cet embarras?

STUKÉLI.

Je songeois qu'on a vu souvent la calomnie,
Entre d'heureux époux semer la zizanie;
Qu'on doit fermer l'oreille à ces discours.

Madame BÉVERLEI.

D'accord.
Mais que prétendez-vous conclure?
Mon mari m'aime, j'en suis sûre,
Et l'on ne m'a pas fait contre lui de rapport:
Tout au contraire, & dans ce monde,

Qui de ſots, dites-vous, & de méchans abonde,
On convient que le jeu fait ſon unique tort:
Son cœur me reſte, au moins, dans ma douleur profonde,
Et je ne le perdrai qu'en recevant la mort.

STUKÉLI.

Madame, pardonnez: peut-être
Le zele & l'amitié m'ont fait aller trop loin.
Je vois que j'ai pris trop de ſoin,
Et qu'indiſcrétement je vous ai fait connoître
Ce que de vous apprendre il n'étoit pas beſoin;
Mais malgré de vains bruits, j'oſe ici vous répondre....

Madame BÉVERLEI.

Il me ſuffit, pour les confondre,
Que je connoiſſe mon époux:
Tous ces vains bruits, je les mépriſe;
Et ſi vous permettez, Monſieur, que je le diſe,
Mon eſtime pour lui m'en répond mieux que vous.
(*à part.*)
Je ne puis réſiſter au tourment qui me preſſe.
(*haut.*)
J'ai beſoin de repos, Monſieur, & je vous laiſſe.
Vous pouvez, cependant, ici,
Attendre en liberté que votre ami paroiſſe.

SCENE VI.

STUKÉLI *ſeul.*

Bon: mon projet a réuſſi,
J'ai mis le trouble dans ſon ame.
Madame Béverlei, vous avez oublié
Qu'avant que par l'hymen votre ſort fût lié,
Vous avez dédaigné ma flame...
... Sous le voile de l'amitié,
J'ai déjà ruiné le rival que j'abhore...
..... Dans le cœur de ſa femme il faut le perdre encore:
Le perdre... la gagner... c'eſt mon double projet

Des deux côtés ſuivons ma trame.
Mon bonheur ſeroit imparfait,
Si l'amour... Oui... déjà dans l'eſprit de la femme
Adroitement j'ai gliſſé le poiſon,
Et j'eſpere bientôt... Quelqu'un vient : c'eſt Leuſon :
Son eſprit pénétrant me met en défiance ;
Il m'impoſe par ſa préſence,
Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

SCENE VII.

LEUSON, STUKÉLI.

LEUSON.

JE vous trouve à propos : juſqu'en votre demeure
J'aurois été, Monſieur, vous chercher tout-à-l'heure.

STUKÉLI.

De quoi s'agit-il donc, Monſieur?

LEUSON.

De mon ami.
De Béverlei.

STUKÉLI.

Dites le nôtre.

LEUSON *d'un ton ferme.*

Je dis le mien.... Sil eût été le vôtre...

STUKÉLI.

Monſieur, je crois l'avoir prouvé :
Dans les occaſions Béverlei m'a trouvé :
J'ai, pour le ſecourir, oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'eſt pas ce qu'on dit : on veut que, chez Vilſon,
Vous ayez avec Mackinſon
Une ſecrette intelligence.
Vous vous enrichiſſez, dit-on,
Lorſque Béverlei ſe ruine.

STUKÉLI.

Monſieur...

LEUSON,

C'eſt ce qu'on imagine.

Qu'en croirai-je ?

Ici Henriette du fond du Théâtre entend le reſte de la Scene.

STUKELI.

Monſieur Leuſon,
Sur une queſtion ſamblable,
Ici je m'expliquerois mal :
J'eſpere quelque jour en lieu plus convenable...

LEUSON.

Le jour, le lieu, tout m'eſt égal ;
Sortons.

SCENE VIII.

STUKÉLI, LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Monſieur Leuſon, où voulez-vous aller ?
Demeurez, je veux vous parler.

STUKÉLI.

Il ſuffit : ſerviteur.

SCENE IX.

LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Qu'avez vous donc enſemble ?

LEUSON.

J'ai démaſqué le traître : il ſait, le ſcélérat,
Que Leuſon le connoît, & dans le cœur il tremble.

HENRIETTE.

Sur de ſimples ſoupçons ferez-vous un éclat,
Hazarderez-vous votre vie ?
Vous rempliſſez mon cœur d'effroi !

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenez à moi,
Tranſporte mon ame ravie !

Qu'en

Qu'en craignant pour mes jours, vous me les rendez
chers !
Mais ce lâche au cœur faux, à l'œil timide & sombre,
Vil opprobre de l'Univers,
N'a jamais su porter tous ses coups que dans l'ombre.
Je crois à sa valeur, comme à sa probité.
Vous voyez que mes jours sont bien en sûreté.

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire ?

LEUSON.

Pour armer contre lui les loix,
Jusqu'ici je n'ai pas une preuve assez claire ;
Mais je l'aurai dans peu, j'espere ;
C'est à vous, cependant, d'autoriser mes droits.
Donnez-moi Béverlei pour frere,
Que ses intérêts soient les miens ;
Ne différez plus des liens...

HENRIETTE.

Trouvez bon que je les differe
Jusqu'à ce que ma sœur ait des destins plus doux.
Venez la consoler : hélas ! dans l'amertume,
Sans se plaindre de son époux,
Sa beauté se flétrit, & son cœur se consume :
Tandis qu'elle est en proie à ce trouble mortel,
Ah ! Leuson, de l'amour puis-je goûter les charmes ?
Non... Son état est trop cruel,
Et je vais essuyer ou partager ses larmes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le Scene eſt dans une place, près de la maiſon de Béverlei.*)

SCENE PREMIERE.

BÉVERLEI *ſeul.*

Ciel! voici ma maiſon, & je crains d'y rentrer;
A ma femme, à ma ſœur je n'oſe me montrer:
J'ai tout trahi, l'amour, l'amitié, la nature.
A tout ce qui m'eſt cher, à moi-même odieux,
Sans deſſein, ſans eſpoir, errant à l'aventure,
La honte & le remords me ſuivent en tous lieux.
O! du jeu paſſion fatale!
Ou plutôt, vil amour de l'or!
Eh! qu'avois-je beſoin d'en amaſſer encor?
A ma félicité quelle autre fut égale!
Tout prévenoit mes vœux, tout flattoit mes deſirs;
L'amour ſemoit de fleurs ma couche nuptiale,
Et l'aurore avec moi réveilloit les plaiſirs!
Ah! pour moi que le Ciel ne fût-il plus avare!...
Si, lorſqu'à tous nos vœux la fortune ſourit,
La ſageſſe eſt un don ſi rare,
La médiocrité, mere du bon eſprit,
Vaut mieux que la richeſſe, hélas! qui nous égare.
Malheureux!

SCENE II.

BÉVERLEI, JARVIS.

JARVIS

Ah! Monſieur, je ſors de chez Vilſon.

BÉVERLEI.

Toi, Jarvis! connois-tu cette horrible maiſon!

Ce gouffre où l'avarice égorge ſes victimes,
Où parmi l'intérêt, la baſſeſſe & les crimes,
Regne le déſeſpoir, la malédiction:
Image de ce lieu de déſolation,
Dont le courroux du Ciel a creuſé les abymes?

JARVIS.

Oubliez ce ſéjour maudit,
Et venez conſoler Madame:
Elle n'étoit pas bien, ſes larmes me l'ont dit.

BÉVERLEI.

Laiſſe-moi... Tu dis que ma femme?...

JARVIS.

Je dis que dans ſes bras vous devriez voler.
Votre retour, Monſieur, peut ſeul la conſoler:
Venez.

BÉVERLEI.

J'ai tort, Jarvis: moi-même je me blâme:
Mais, laiſſe-moi.

JARVIS.

Que je vous laiſſe, hélas!
Je ne ſais s'il eſt des ingrats;
Mais vos bontés pour moi long-temps ont ſu paroître.
Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné.
Abandonnerai-je un bon Maître,
Lorſque de la fortune il eſt abandonné?

BÉVERLEI.

Eh! que peux-tu pour moi!

JARVIS.

Bien peu de choſe:
Cependant... Pardonnez... Mon cher Maître, je n'oſe:
En vous l'offrant, je crains...

BÉVERLEI.

O digne ſerviteur!
De ton Maître avili crains plutôt la baſſeſſe:
Oui, crains que, ſans pitié, dépouillant ta vieilleſſe,
Je n'abuſe de ton bon cœur.
Tu ne ſais pas, Jarvis, ce que c'eſt qu'un Joueur!
J'ai ruiné mon fils, & ma femme, & ma ſœur,
De la même fureur crains d'être auſſi la proie.

Un misérable qui se noie
S'attache, en périssant, au plus foible roseau.
Crains que je ne t'entraîne aussi dans mon naufrage.
Si tu savois, ô Ciel! à quel excès nouveau
M'a porté cette nuit du jeu l'aveugle rage!
Ma femme .. Ah! je suis confondu.
Moi qui comptois un jour perdu,
Le jour que je passois loin d'elle,
De toute cette nuit elle ne m'a point vu:
J'ai passé cette nuit cruelle,
Dans les convulsions d'un malheur obstiné,
A maudire cent fois le jour que je suis né.

JARVIS.

Venez donc; chaque instant pour Madame est une heure.
Songez....

BÉVERLEI.

Et tu dis qu'elle pleure?

JARVIS.

Elle se cachoit pour pleurer:
Des larmes s'échappoient à travers sa paupiere;
J'ai cru même, tout bas, l'entendre soupirer.
Vous n'avez pas un cœur de pierre.
Ah! si vous l'aviez vue...

BÉVERLEI,

Hélas! que je la plains,
Et que je m'abhorre moi-même!
Sa vertu méritoit de plus heureux destins:
Jarvis, de ma douleur extrême
Tu ne peux adoucir l'horreur:
Tu n'assoupiras point les remords dans son cœur:
Abandonne ce misérable,
Va trouver ta Maîtresse... hélas! dans mon malheur
On peut la consoler, elle n'est pas coupable.

JARVIS.

Mais vous-même venez...

BÉVERLEI.

Dis-moi la vérité.
Dans le monde, Jarvis, comment suis-je traité?

JARVIS.

On vous regarde comme un homme
Qui dans un précipice en rêvant s'eſt jeté :
Le meilleur des humains (c'eſt ainſi qu'on vous nomme),
Eſt par-tout plaint & regretté.

BÉVERLEI.

Bon vieillard, je ſais me connoître.
Dis plutôt, ſans flatter ton Maître,
Que par-tout on me nomme époux ingrat, cruel,
Frere ſans amitié, pere ſans naturel.
Va, dis-je, trouver ta Maîtreſſe;
Je te ſuis.

JARVIS.

Et pourquoi différer d'un inſtant ?
Son cœur eſt bien dans la détreſſe;
Elle a bien des chagrins, mon cher Maître, & pourtant
Je jurerois que votre abſence,
De tous ſes maux eſt le plus grand.

BÉVERLEI.

Tu peux de mon retour lui porter l'aſſurance.
A Stukéli je dois parler,
Avant de me rendre auprès d'elle :
Mais modere pour moi ton zele :
Qu'ont mes malheurs & toi, Jarvis, à démêler!
Né dans ce que l'orgueil appelle la baſſeſſe,
De l'honneur tu ſuivis la loi ;
Et l'honneur rarement conduit à la richeſſe.
Les beſoins vont bientôt aſſaillir ta vieilleſſe,
Ne mets pas la miſere entre la tombe & toi :
Je vais chez Stukéli.

JARVIS.

Le voici.

BÉVERLEI.

Laiſſe-moi

SCENE III.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

BÉVERLEI.

EH bien ! cher Stukéli, quelle reſſource ?

STUKÉLI.

Aucune ;
Et je n'ai rien que d'affligeant
A vous annoncer.

BÉVERLEI.

Point d'argent ?

STUKÉLI.

On veut des ſûretés : en avez-vous quelqu'une ?
Quant à moi ; je n'ai rien qui puiſſe être engagé :
Vous avez épuiſé ce que j'eus de fortune.

BÉVERLEI.

Oui, notre ruine eſt commune :
Dans l'abyme où j'étois plongé,
Vous m'êtes venu tendre une main ſecourable,
Et moi, doublement miſérable,
J'ai dans le même abyme entraîné mon ami ;
Voilà de mes tourmens le plus inſupportable.

STUKÉLI.

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi ;
Appellons, croyez-moi, le courage à notre aide :
La plainte n'eſt point un remede.
Voyez s'il ne vous reſte plus
Quelqu'un des ces bijoux brillans & ſuperflus,
Que notre vanité prend ſur le néceſſaire.

BÉVERLEI.

Infidelle dépoſitaire,
J'ai perdu cette nuit les effets de ma ſœur.
Il ne reſte plus rien que la honte à ſon frere.

STUKÉLI.

Tant pis : car entre nous, je le dis ſans humeur,
Je n'ai conſulté que mon cœur,
Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvois faire.

BÉVERLEI.

Il eſt trop vrai !

STUKÉLI.

Riche dans ſon état,
Peut-être Jarvis..

BÉVERLEI.

Ah!

STUKÉLI.

A regret je le nomme;
Mais ce n'eſt pas le temps d'être ſi délicat.

BÉVERLEI.

Ce l'eſt toujours d'être honnête-homme.
Moi, dépouiller ce bon vieillard !

STUKÉLI.

Adieu donc.

BÉVERLEI.

Quel bruſque départ!

STUKÉLI.

Je ne veux pas, du moins, dans ce malheur extrême,
Qu'on puiſſe m'accuſer de vous avoir ſéduit:
Leuſon en fait courir le bruit.
Votre ami s'eſt pour vous ſacrifié lui-même,
Des reproches en ſont le fruit.

BÉVERLEI.

Eh ! vous en fais-je aucun ? c'eſt moi ſeul que j'accuſe.
Nous périſſons tous deux battus de mêmes flots:
Quant à Leuſon, à ſes propos,
Je lui ferai ſentir à quel point il s'abuſe.

STUKÉLI.

Fort bien: mais pour tirer vous & moi d'embarras,
Il faudroit autre choſe; & vous n'ignorez pas
Que plus d'un créancier peut, d'un moment à l'autre,
Faire d'une priſon mon ſéjour & le vôtre.
Je n'en ſortirois pas: pour vous j'ai tout vendu;
Non content d'épuiſer ma bourſe,
Effets, contrats, tout eſt fondu.
Vous, du moins; vous avez encore une reſſource.

BÉVERLEI.

Nommez-la donc, & prenez-la.

STUKÉLI.

Oh! je ne prétends point cela...
Votre femme.... mais non, je prévois la réponſe,
Et trop mal aiſément une femme renonce
A ce qui ſert à l'embellir.

BÉVERLEI.

Ses diamans!... cruel! je ne puis m'y réſoudre.
Tombe plutôt ſur moi la foudre!
Son époux juſques-là ne ſauroit s'avilir:
La priver du ſeul bien qu'a reſpecté ma rage!
Non.

STUKÉLI

La néceſſité demande du courage.

BÉVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKÉLI.

Je ſuis ſûr qu'aujourd'hui la fortune volage,
Tourneroit de notre côté.
J'ai des preſſentimens dans l'ame,
Dont je garantirois l'infaillibilité.

BÉVERLEI.

Je les éprouve auſſi: le même eſpoir m'enflame;
Je brûle de jouer: mais permets, Stukéli,
Que ton ami ſoit homme.

STUKÉLI

Et que le tien périſſe.
Mets ce que j'ai fait en oubli,
Laiſſe-moi dans le précipice;
Je ne preſſe plus un ingrat.
Qu'une femme, qui t'eſt ſi chere,
Conſerve ſes bijoux, en pare avec éclat
Et ſon orgueil & ſa miſere,
Je ne vous dis plus rien.

BÉVERLEI.

Hélas!
Que vous connoiſſez mal cette épouſe adorée!
Les bijoux dont elle fait cas,
Ce ſont mille vertus dont on la voit parée,
Et qui ne lui manqueront pas:

Son

Son éclat naturel ſuffit à ſes appas :
C'eſt pour plaire à moi ſeul qu'elle ornoit ſa figure,
C'eſt pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux ;
Pour les beſoins de ſon époux,
Elle s'en priveroit ſans peine & ſans murmure.

STUKÉLI.

Non, de ſentiment j'ai changé :
Mon amitié fut ſans réſerve ;
Que dans une priſon plongé,
Votre ami...

BÉVERLEI.

Le Ciel m'en préſerve !
Qu'un ami généreux, pour m'avoir aſſiſté,
Dans une priſon ſoit jeté !
Stukéli me croit donc ſans honneur & ſans ame.
Dans le déſeſpoir où je ſuis,
Accablé ſous le poids du malheur & du blâme,
Je n'achetterois point le bonheur à ce prix.

STUKÉLI.

Avec trop de chaleur....

BÉVERLEI.

Ah ! ſans être de glace.
En a-t-on moins en pareil cas ?
Non... Finiſſons de vains débats ;
Je vois ce qu'il faut que je faſſe :
Allez chez vous.

STUKÉLI.

Peut-être ai-je été trop preſſant ?

BÉVERLEI.

Moi, trop ingrat.

STUKÉLI.

Chez lui votre ami vous attend.

(*A part.*)

J'imagine un moyen qui hâtera l'affaire.

(*Il ſort.*)

BÉVERLEI *s'approchant de ſa maiſon.*

Entrons.

SCENE IV.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE *ſortant.*

C'Eſt vous enfin, mon frere.
O mon Dieu ! comme vous voilà !
Qu'en voyant ce changement-là,
Ma pauvre ſœur aura de peine !

BÉVERLEI.

Que fait-elle ?

HENRIETTE.

Elle goûte un moment de repos.
Ses yeux ſe ſont fermés, las d'une attente vaine.
Tandis que le ſommeil a ſuſpendu ſes maux,
Mon frere, trouvez bon que je vous redemande
Les effets qu'en vos mains...

BÉVERLEI.

L'impatience eſt grande :
Quoi donc ! ma ſœur, votre Leuſon
A-t-il ſur ce ſujet formé quelque ſoupçon ?
A d'étranges diſcours on dit qu'il ſe hazarde...
Oſe-t-il..

HENRIETTE.

Sur ce point, mon frere, il n'oſe rien.
C'eſt moi, juſqu'à preſent, qu'uniquement regarde
Le ſoin de gouverner mon bien,
Et mon deſſein n'eſt plus qu'il reſte ſous la garde
D'un homme qui ſi mal a conſervé le ſien.

BÉVERLEI.

Avez-vous quelqu'inquiétude ?

HENRIETTE.

Rendez-moi mes effets pour la faire ceſſer ;
Ou bien, s'ils ſont perdus daignez me l'annoncer ;
Le coup pourra m'en être rude ;
Mais j'ai tant ſouffert pour ma ſœur,
Pour ſon fils, que de la douleur

Vous m'avez fait une habitude :
Mon mal ſera pour moi plus léger que le leur.
Maudite paſſion...

BÉVERLEI.

Epargnez-moi le reſte.

HENRIETTE.

Sa maiſon fut un Paradis :
Deux Anges l'habitoient, ſon épouſe & ſon fils :
La candeur ingénue & la beauté modeſte
Lui prodiguoient leur doux ſouris.
Et laſſé d'être heureux de ce ſéjour celeſte,
Il s'eſt précipité dans l'abyme funeſte
De la miſere & du mépris.

BÉVERLEI.

Cruelle ! vous me percez l'ame !

HENRIETTE.

Si le mal ſur vous ſeul tomboit, comme le blâme...

BÉVERLEI.

Un frere, de ſa ſœur, attendoit plus d'égard.
Choiſiſſez des couleurs moins dures :
Vos reproches viennent trop tard.
Sans pouvoir les guérir, vous ouvrez mes bleſſures.
De vos effets, demain, nous parlerons, ma ſœur.
Souffrez qu'aujourd'hui je repire.

HENRIETTE.

Demain donc : juſques là je forcerai mon cœur
A garder ſur lui plus d'empire.
Il faut du Ciel eſpecter le courroux,
Et ſans murmure adorer ſa juſtice :
Que ce ſoit cependant un frere qu'il choiſiſſe
Pour nous faire ſentir ſes coups :
Que ce ſoit un pere, un époux...

BÉVERLEI.

Eh ! ma ſœur !

HENRIETTE.

C'en eſt fait : je garde le ſilence.

SCENE V.

BÉVERLEI, HENRIETTE, Madame BÉVERLEI, TOMI.

Madame BEVERLEI *ſortant avec Tomi, & courant à ſon mari.*

SOyez le bien venu, vous voilà mon ami.

BÉVERLEI.

Chere épouſe!... j'ai fait une bien longue abſence,
Je crains qu'en m'attendant vous n'ayez peu dormi.

Madame BÉVERLEI.

Mon ami, laiſſons-là ma peine & mes alarmes,
De mes bras je vous tiens lié,
Je vous arroſe de mes larmes,
Je vous vois, tout eſt oublié.

BÉVERLEI *à part.*

Tant de vertu, de tendreſſe & des charmes!
Que je me ſens humilié!
Que de reproches à me faire!

Pendant cet à parte, *Madame Beverlei parle bas à ſon fils, & lui dit d'aller à ſon pere.*

TOMI.

Mon papa!

BÉVERLEI.

Venez dans mes bras.

(*Il le baiſe.*)

Venez-çà. Cher enfant! Plus ſage que ton pere,
De tous les maux qu'il cauſe à ſon épouſe, hélas!
Puiſſes-tu conſoler, ta malheureuſe mere!

Madame BÉVERLEI.

Malheureuſe! elle ne l'eſt pas.
Vous m'aimez.

TOMI.

Mon papa!

BÉVERLEI.

Dites, mon fils;

TOMI.

Oh dame!
J'ai bien eu du chagrin.

BÉVERLEI.

Comment, petit ami?

TOMI.

C'eſt que maman tantôt elle pleuroit.

Madame BÉVERLEI, *en mettant ſon doigt ſur ſa bouche.*

Tomi?
Paix.

BÉVERLEI.

Laiſſe-le dire, ma femme.
(*à ſon fils.*)
Enſuite?

TOMI.

Dans ſes bras j'ai courru tout d'abord,
Et puis en me baiſant elle pleuroit plus fort:
Et moi je me ſuis mis à pleurer tout comme elle.

HENRIETTE.

Pauvre enfant!

BÉVERLEI.

Que je ſens vivement tout mon tort!

Madame BÉVERLEI.

Pardonnez, votre abſence à mon cœur eſt cruelle.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, LEUSON.

Madame BÉVERLEI *à ſon mari.*

VOici Monſieur Leuſon, dont le zele & les ſoins
Ne ſe peuvent trop reconnoître.

BÉVERLEI *froidement.*

Je lui ſuis obligé.

LEUSON.

Non... Mais j'eſpere, au moins,
Que bientôt vous me pourrez l'être:
J'eſpere parvenir à démaſquer le traître...

BÉVERLEI *vivement.*

Qui s'eſt perdu pour moi par excès d'amitié.

LEUSON.

Dites que pour vous perdre il en prend l'apparence.
Quand vous ſaurez qu'il eſt le vil aſſocié...

BÉVERLEI.

N'allez pas plus avant : qui l'outrage, m'offenſe.
(*à ſa femme.* (
J'aurais, ma chere amie, à vous entretenir.

HENRIETTE.

Eh bien ! nous vous laiſſons, mon frere.
Venez, Monſieur Leuſon.

LEUSON.

Un temps pourra venir
Que vous remercirez l'ami qui vous éclaire,
Et qui vous ſervira.

(*Henriette rentre avec Leuſon & Tomi.*)

SCENE VII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

J'Ai peine à retenir
La colere qui me poſſede.
Un ami qui périt pour venir à mon aide,
Oſer l'appeller traître, & l'oſer devant moi !

Madame BÉVERLEI.

Leuſon vous aime & vous eſtime.
A de faux bruits, ſans doute, il donne trop de foi ;
Mais il faut excuſer le zele qui l'anime.

BÉVERLEI.

Attaqner mon ami, c'eſt s'attaquer à moi :
Si vous ſaviez combien je lui ſuis redevable !
On connoît à l'épreuve un ami veritable
Et ſi Stukéli ne l'eſt pas,
Il faut à l'amitié ne croire de la vie.

Madame BÉVERLEI.

D'un voile ſi ſacré maſquer ſa perfidie !
On n'a point le cœur aſſez bas:
Je penſe comme vous.

BÉVERLEI.

Hélas ! ma chere amie ;
Que tout le monde, ici, n'a-t-il votre douceur !
De toutes les vertus vous êtes le modele,
J'ai beau déchirer votre cœur,
Je le trouve toujours indulgent & fidele...
Ah ! j'ai détruit mon bonheur.

Madame BÉVERLEI.

Il ne l'eſt point : ſortez d'erreur :
J'ai tout quand je vous vois, & durant votre abſence
Votre retour fait tous mes vœux :
Oubliez le paſſé comme un ſonge fâcheux,
Je me croirai dans l'abondance,
Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

BÉVERLEI.

Amie, hélas ! trop généreuſe !
Malgré moi du paſſé le cruel ſouvenir
Réfléchira ſon ombre affreuſe
Sur les derniers momens de mon triſte avenir !
Mais un autre chagrin en ſecret me dévore.

Madame BÉVERLEI.

Parle, & dans ce cœur qui t'adore,
Cher époux, épanche ton cœur.

BÉVERLEI.

Cet ami, que dans ſon honneur
Si lâchement on aſſaſſine...

Madame BÉVERLEI.

Eh bien ?

BÉVERLEI.

J'ai cauſé ſa ruine.
Tout le bien qu'avoit Stukéli,
Dans mon naufrage enſeveli,
Des créanciers preſſans, dont la pourſuite vive
Ne lui laiſſe pour perſpective
Que l'infame ſéjour d'une horrible priſon,

Tout cela dans mon cœur verſe un mortel poiſon;
Mon amitié pour lui ne peut reſter oiſive.

Madame BÉVERLEI.

J'eſpere...

BÉVERLEI.

Il faut agir & non pas eſpérer.

Madame BÉVERLEI.

Le fonds que ſur Cadix nous avons à prétendre,
Eſt très-conſidérable, & va bientôt rentrer.

BÉVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre:
Dans l'amertume de ſon cœur,
Il m'a reproché ſon malheur.

SCENE VIII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI.
UN INCONNU *qui apporte une lettre.*

BÉVERLEI *à l'inconnu.*

QUe voulez-vous?

L'INCONNU.

C'eſt une lettre,
Qu'entre vos mains, Monſieur, on m'a dit de remettre.

(*Il ſort.*)

BÉVERLEI *ouvrant la lettre.*

Elle eſt de Stukéli.

Madame BÉVERLEI.

Que vous annonce-t-il?

BÉVERLEI *lit.*

» Venez me voir le plus promptement que vous
» pourrez; c'eſt la ſeule marque d'amitié qu'actuelle-
» ment je deſire de vous: depuis que je vous ai
« quitté, j'ai pris la réſolution d'abandonner l'An-
» gleterre: j'aime mieux me bannir de ma patrie,
» que de devoir ma liberté au moyen dont nous avons
» parlé tantôt. Ainſi n'en dites rien à Madame Bé-
» verlei,

» verlei, & hâtez-vous de venir recevoir les adieux
» de votre ami ruiné. STUKÉLI.

Et ruiné par moi... Je ſuivrai ſon exil.

Madame BÉVERLEI.

Quoi !...

BÉVERLEI.

Sans le ſecourir, ſouffrir qu'il ſe banniſſe !
J'ai cauſé ſon malheur, je dois le partager...
O fureur de jouer ! Abominable vice !
Voilà tes fruits amers !... Il faut le ſoulager,
Ou le ſuivre !... Il n'eſt point de parti ſi funeſte...

Madame BÉVERLEI.

Je ne puis ſupporter l'état où je vous vois;
Il parle de moyen .. Diſſipez mon effroi,
En eſt-il quelqu'un qui nous reſte.

BÉVERLEI.

C'eſt à moi de ſouffrir, je ſuis ſeul criminel;
Ce cœur n'eſt pas aſſez cruel
Pour vouloir en priver & mon fils & ſa mere.
Votre beauté n'en a que faire;
Mais c'eſt l'unique bien qui vous ſoit demeuré.

Madame BÉVERLEI.

Mes diamans ?

BÉVERLEI.

J'ai honte...

Madame BÉVERLEI.

Eſt-ce donc une affaire ?
Mon ami, ſois bien aſſuré
Que la paix de ton cœur par-deſſus tout m'eſt chere;
Que jamais rien par moi n'y ſera préféré.

BÉVERLEI.

Ta vertu me confond : tu m'en vois pénétré;
Mais de quel poids affreux ta bonté me ſoulage !

Madame BÉVERLEI.

Mais vous ne joûrez plus : cela m'eſt bien promis,
C'eſt à quoi mon époux expreſſément s'engage ?

BÉVERLEI.

Ah ! c'eſt pour t'adorer déſormais que je vis.

Madame BÉVERLEI.

Venez : tout ce que j'ai va vous être remis.

BÉVERLEI.

De ton amour quel nouveau gage?
Mais pour le meilleur des amis,
Pouvois-je faire moins?

Madame BÉVERLEI.

Pouviez-vous davantage?
Puisse-t-il en sentir le prix!
Et puisse votre cœur ne s'être pas mépris!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STUKÉLI *seul.*

J'Ai tout au mieux joué mon rôle;
Voilà les diamans perdus,
Et cent pieces sur sa parole.
Tandis que notre ami confus,
Chez Vilson, en vain, se désole,
Allons près de sa femme employer tout mon art:
J'ai tantôt mis le trouble en son ame incertaine,
Frappons un coup plus fort: il faut que tôt ou tard
Le dépit... le besoin... Mon bonheur me l'amene.

SCENE II.

STUKÉLI, Madame BÉVERLEI.

Madame BÉVERLEI *sortant de chez elle.*

AH! Monsieur, vous voilà? mon mari vous a vu?
Vous nous reste[illegible]?

STUKELI.

J'aurois voulu

Qu'il n'eût pas exigé, Madame, un ſacrifice...
J'ai, pour l'en détourner, fait tout ce que j'ai pu.

Madame BÉVERLEI.

Oui, Monſieur, je vous rends juſtice,
A fuir votre pays vous étiez réſolu :
Je le ſais.

STUKÉLI.

Quelquefois en blâmant ſon caprice,
D'un ami, malgré ſoi, l'on ſe rend le complice.

Madame BÉVERLEI.

Vous étiez dans la peine, il vous a ſecouru ;
Et je ne vois rien là qu'à louer.

STUKÉLI *à part, aſſez haut pour être entendu.*

Pauvre femme !
Que je la plains !

Madame BÉVERLEI.

Monſieur, que dites-vous ?

STUKÉLI.

Madame...

Madame BÉVERLEI.

Quelque choſe en ſecret paroît vous agiter.

STUKÉLI.

Il eſt vrai.

Madame BÉVERLEI.

Mon époux...

STUKÉLI *à part, de façon à être entendu.*

Je n'y puis réſiſter.

Madame BÉVERLEI.

Monſieur, quel eſt donc ce myſtere ?

STUKÉLI. *à part, de même.*

Son ſort me fait compaſſion.

Madame BÉVERLEI.

Quel ſort ?

STUKÉLI

A votre époux vous ne pouvez rien taire,
Et la moindre indiſcrétion,
Sûrement entre nous cauſeroit une affaire.

Madame BÉVERLEI.

Me prudence, en ce cas, eſt votre caution....

Quoi ! vous balancez ?

STUKÉLI.

Oui... contentez-vous d'apprendre
Que ſi vos diamans de vos mains ſont ſortis,
A quelqu'autre que moi vous devez vous en prendre :
Qu'ils ne m'ont point été remis.

Madame BÉVERLEI.

O Ciel ! à ma ſurpriſe il n'en eſt point d'égale.
Eh ! pour qui ?

STUKÉLI.

Je ne ſais... il ſe répand des bruits..
Nous ſommes dans un ſiecle.... on a vu des maris...

Madame BÉVERLEI.

Eh bien, Monſieur ?

STUKÉLI.

Souvent une indigne rivale....

Madame BEVERLEI.

Achevez donc.

STUKÉLI.

Qu'il ſoit épris
D'un de ces objets de luxe & de ſcandale,
A qui nous prodiguons l'argent & le mépris,
La choſe paroît impoſſible,
Alors qu'on vous connoît.

Madame BEVERLEI.

Vous le croyez pourtant,
Je le vois.

STUKÉLI.

Vous avez une ame ſi ſenſible !
Je ſens trop, en vous éclairant,
De quel horrible coup elle ſeroit frappée.

Madame BÉVERLEI.

Ce coup, il eſt porté, vous déchirez mon cœur.
Béverlei, tu m'aurois trompée !
J'ai pu ſupporter tout, hors cet affreux malheur.
Riche de ton amour au ſein de la miſere,
Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu...
Un autre objet a ſu lui plaire !
Ah ! dès ce ſeul inſtant, hélas ! j'ai tout perdu.

STUKÉLI *à part.*

Mon projet réuſſit.

Madame BÉVERLEI.

Trop certain que je l'aime,
Il en prend droit de m'outrager!
L'ingrat, des mes bontés s'arme contre moi-même!
Il ſait trop que de lui je ne puis me venger...
Non, je ne puis penſer qu'à ce point il m'offenſe...
Un faux rapport vous a déçu.

STUKÉLI.

L'amitié m'impoſoit ſilence;
Il faut parler: je ſers la beauté, la vertu..
De ſon ſecret lui-même il m'a fait confidence.

Madame BÉVERLEI *le regardant fixement.*

Ainſi de votre ami trompant la confiance,
Près de ſa femme ici vous venez l'accuſer.

STUKÉLI.

Madame...

Madame BÉVERLEI.

C'eſt aſſez; tu ne peux m'abuſer.
Je vois trop que Leuſon t'avoit bien ſu connoître.
Oui, puiſque Béverlei voulut t'ouvrir ſon cœur,
Qu'il te crut ſon ami, que tu prétendis l'être,
S'il n'eſt d'un impoſteur, ton rapport eſt d'un traître:
Choiſis d'être perfide ou calomniateur...
Je te crois tous les deux..... Va, de ta bouche impure
Ne viens plus en ces lieux diſtiller le poiſon:
Mais tremble... de ton impoſture
Béverlei me ſera raiſon.

STUKÉLI.

L'effet peut ſuivre la menace,
Madame, en des combats vous pouvez l'engager:
Ce n'eſt pas pour moi ſeul que ſera le danger.

Madame BÉVERLEI.

Lâche, tu n'oſerois le regarder en face...
... Mais ton ſang ſouilleroit ſes mains;
Je lui cacherai ton audace,
Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.

STUKÉLI *à part, en ſe retirant.*

Cette fierté peut ſe confondre.
Et c'eſt en me vengeant que je dois lui répondre.

SCENE III.

Madame BÉVERLEI *ſeule.*

DE ſes artifices trompeurs
Je reconnois le piege, & pourtant je ſoupire :
Avec peine mon ſein reſpire,
Et mes yeux ſe couvrent de pleurs.
Béverlei ! Béverlei !

SCENE IV.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

JE vous vois toute en larmes.
Toujours de nouvelles douleurs,
Toujours de nouvelles alarmes ;
Je vous l'ai déjà dit, ma ſœur,
Vous gâtez votre époux à force de douceur...
Vous ne m'écoutez pas.

Madame BÉVERLEI.

Ma ſœur, je le confeſſe,
Je ſuis toute troublée.

HENRIETTE.

Eh ! quel trouble vous preſſe ?
Il aura joué ! deviez-vous,
Ma ſœur, lui donner vos bijoux ?
Si facilement, je vous prie,
Les lui falloit-il accorder ?
Avant de les avoir il auroit eu ma vie.

Madame BÉVERLEI.

Il n'avoit qu'à la demander,
Il auroit eu la mienne.

HENRIETTE.

O Ciel ! quelle foibleſſe !
Mérite-t-il cette tendreſſe?

Madame BÉVERLEI.

Si long-temps il fit mon bonheur,
Si long-temps tous deux nous ne fîmes qu'un ame!...
Que fut-il?... un ingrat... Il ne l'eſt pas, ma ſœur.
Je ſacrifierois tout pour lui prouver ma flamme.
C'eſt un plaiſir pour moi qui ne vaut aucun bien:
Adieu... quelques inſtans je veux être à moi-même,
Et je vois que Leuſon cherche votre entretien;
Il vous apprendra comme on aime.

SCENE V.

HENRIETTE., LEUSON.

HENRIETTE.

NE laiſſons point ſeule ma ſœur.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,
D'un entretien d'abord m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air ſérieux m'inquiette;
De quoi s'agit-il donc?

LEUSON.

D'un fait,
Que de ſavoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc.

LEUSON.

C'eſt un ſecret
Que pour une raiſon très-forte,
Je ne puis révéler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien ! expliquez-les, voyons.

LEUSON.

La premiere, c'eſt ce m'apprendre
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne deſireroit pas de ſe voir dégagé
Et ſi par vos délais je ne dois pas comprendre..

HENRIETTE.

Prenez garde, Monſieur Leuſon :
Qui de mon changement peut former le ſoupçon,
A ce changement doit s'attendre ;
Et quand vous doutez de ma foi...

LEUSON.

Non... je ne doute que de moi :
On connoît mal d'abord l'humeur, le caractere ;
Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour :
Ses défauts ſont cachés ſous le deſir de plaire.
Je crains que par le temps les miens produits au jour...

HENRIETTE *vivement.*

Monſieur, répondez, je vous prie,
Répondez en homme d'honneur ;
Dites ſi, dans le fond du cœur
Vous ne deſirez pas que le mien ſe délie ?

LEUSON

Ah ! le Ciel m'eſt témoin qu'il y va de ma vie !
Au bonheur d'être à vous mes jours ſont attachés.

HENRIETTE.

Sachez donc de mon cœur les ſentimens cachés :
Il n'eſt plus le même.

LEUSON.

Ah ! cruelle.

HENRIETTE.

Ecoutez juſqu'au bout.

LEUSON.

Parlez, Mademoiſelle.

HENRIETTE.

En vous connoiſſant mieux Leuſon,
Ce qui fut un penchant eſt devenu raiſon,

Et

Et ſur moi l'un & l'autre ont pris tant de puiſſance,
Que, fuſſiez-vous dans l'indigence,
Avec vous je préférerois
La plus ſimple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette!.. Eh bien donc! je demande
(C'eſt mon autre condition)
Que d'une ſi chere union
Le jour fixé par vous...

HENRIETTE.

Ah! ſouffrez que j'attende...

LEUSON.

Je n'attends plus: non, il faut que demain
De tous vos délais ſoit le terme:
J'en veux votre parole, Henriette, ou mon ſein
Garde le ſecret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop preſſant.

LEUSON.

Vous balancez en vain;
Et, ſi je vous ſuis cher, toute excuſe eſt frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole?

HENRIETTE.

Elle eſt à vous. Votre ſecret?

LEUSON.

Toute votre fortune...

HENRIETTE.

Eh bien!

LEUSON.

Elle eſt perdue.

HENRIETTE.

O Ciel! je reſte confondue.
Perdue! & Leuſon, qui le ſait...
Vous avez ſurpris ma promeſſe.
De votre procédé j'admire la nobleſſe;
Mais...

LEUSON.

J'ai votre parole.... Eh quoi!
Voilà que vous rêvez, Henriette, & je voi
Des pleurs au même inſtant mouiller votre paupiere.

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon ame toute entiere.
Quelque beau procédé que vous me faſſiez voir,
(Peut-être pourra-t-on m'accuſer d'être fiere :)
Mais je crains de vous trop devoir ;
Oui, Leuſon, ſi j'ai tort, ce tort eſt excuſable,
Notre fortune étoit ſemblable,
Et l'hymen nous liant de ſes nœuds les plus doux,
Laiſſoit tout égal entre nous:
Mais pour dot, aujourd'hui, vous porter l'indigence,
N'eſt-ce pas juſques au tombeau
Envers vous d'une dette immenſe,
M'impoſer le rude fardeau ?
N'eſt-ce pas...

LEUSON.

Quelle erreur! Eh quoi! belle Henriette,
Entre deux cœurs qui ne font qu'un,
Peut-il ſubſiſter quelque dette?
Eſt-il quelque fardeau qui ne ſoit pas commun ?
Craint-on d'être obligé par un autre ſoi-même?
Tout eſt acquitté quand on s'aime.

HENRIETTE.

Que tout le ſoit donc entre nous.
L'orgueil voudroit en vain ſe ſoulever encore,
Henriette conſent à tenir tout de vous.
Voici ma main, Leuſon.

LEUSON.

Qu'en un moment ſi doux
Je baiſe mille fois cette main que j'adore!

HENRIETTE.

Mais de mon bien perdu quel eſt votre garant ?

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnoiſſance,
Bates, de Stukéli le principal agent,
Il m'en a fait la confidence;

Et ſans doute, en le ménageant,
Je parviendrai bientôt à mettre en évidence
La manœuvre du ſcélérat
Dont Béverlei fait tant d'état.

HENRIETTE.

Plût au Ciel!

LEUSON.

Je vous laiſſe. Adieu, belle Henriette;
Tenez à Béverlei notre affaire ſecrette.
Prévenu trop long-temps en faveur d'un pervers,
J'eſpere que demain ſes yeux ſeront ouverts.

SCENE VI.

HENRIETTE *ſeule.*

DEs ſentimens quelle délicateſſe!
Et quel généreux procédé!
Qu'il mérite bien ma tendreſſe!
Mais mon frere! à quel point le jeu l'a dégradé!
Ah! pour toi, chere ſœur, quelle douleur cruelle,
Quand cette fatale nouvelle
Viendra frapper encor ton cœur déjà briſé!
.... Ce coup accableroit ſon courage épuiſé...
Il faut la lui cacher & me réſoudre à feindre.
Mais voici Béverlei... tâchons de nous contraindre:
Que cet effort coûte à mon cœur!

SCENE VII.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI *d'un air épanoui.*

AH vous voilà, ma chere ſœur.
De moi depuis long-temps vous avez à vous plaindre:
Le vil amour du jeu me ſut trop égarer;
J'oubliai, vous, mon fils, & ma femme, & moi-même:
Mais, malgré tous ſes torts, votre frere vous aime;

Il vous aima toujours, & veut tout réparer.

HENRIETTE.

Qu'annonce ce tranſport ? un retour de fortune ?
Cette viciſſitude aux joueurs eſt commune :
Mais...

BÉVERLEI.

Je ne le ſuis plus... non, j'abhorre le jeu :
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

HENRIETTE.

Pour la millieme fois...

BÉVERLEI.

Où votre ſœur eſt-elle ?
Je viens lui annoncer une grande nouvelle.

HENRIETTE.

Vous la voyez.

SCENE VIII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI.

MA femme, embraſſez votre époux,
Et ſachez le bonheur que le Ciel vous envoie.

Madame BÉVERLEI.

Il ſait les vœux que je lui fais pour vous :
Mais quel eſt donc ce grand ſujet de joie ?

BÉVERLEI.

Nos fonds ſont arrivés : le bon Monſieur Johnſon,
Homme d'honneur & Banquier de renom,
Vient de m'en faire la remiſe :
J'ai dans ce porte-feuille, en billets différens,
Une ſomme qui monte a trois cens mille francs :
Le Ciel a béni l'entrepriſe,
Et nous avons au moins ducuplé notre miſe.

Madame BÉVERLEI.

Mon cœur en eſt charmé, moins pour moi que pour vous :
J'eſpere déſormais que votre ame guérie,

Jouiſſant d'un deſtin plus doux,
Abjurera du jeu la triſte frénéſie ;
Que vous me rendrez mon époux.

BÉVERLEI.

Oui, j'abjure à vos pieds cette fureur honteuſe,
Qui de mon fils, qui de ma ſœur,
Qui d'une épouſe vertueuſe,
A fait trop long-temps le malheur :
Autant qu'à vous, ma femme, elle m'eſt odieuſe.
Et je prends le Ciel à témoin,
Que je ne veux avoir déſormais d'autre ſoin
Que d'élever mon fils & de vous rendre heureuſe.

Madame BÉVERLEI.

C'eſt de votre bonheur que dépend tout le mien.

BÉVERLEI.

Savez-vous mon projet ? Cet antique héritage,
Par mes peres tranſmis juſqu'à moi d'âge en âge,
Que j'ai vendu preſque pour rien,
Je prétends y rentrer : là je veux vivre en ſage ;
Aux fureurs du ſort échappé,
Las d'en éprouver les ſecouſſes,
Dans le ſein des paſſions douces
Mon cœur repoſera, de vous ſeule occupé.

Madame BÉVERLEI.

Ah ! mon ami !

HENRIETTE.

Fort bien : du mal qui vous poſſede,
Mon frere, ainſi que de l'amour,
La fuite eſt l'unique remede.

BÉVERLEI.

Oh ! j'en ſuis guéri ſans retour !
Tant que mon ame en fut atteinte,
De convultions agité,
Entre l'eſpérance & la crainte,
Je traîné de mes jours le tiſſu déteſté,
J'ai cent fois été prêt d'attenter à ma vie.

Madame BÉVERLEI.

Vous me faites frémir.

BÉVERLEI.

Le Ciel, ma chere amie
Pour prix de vos vertus vient d'exaucer vos vœux.
Permettez, cependant, qu'un moment je vous quitte,
D'une dette preſſante il faut que je m'acquitte;
Le retard ſeroit dangereux,
Ma perſonne en répond; mais bientôt...

Madame BÉVERLEI.

Avec peine
Je vous laiſſe aller.

BÉVERLEI.

A l'inſtant
Je reviens.

Madame BÉVERLEI.

Mon ami, ſur un point important
Il faut que je vous entretienne,
Et vous ne pouvez trop preſſer votre retour.

BÉVERLEI.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

Madame BÉVERLEI.

Allez donc: pendant votre abſence,
Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour.

(*Elles rentrent.*)

SCENE IX.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

(*Béverlei fait un pas en avant & rencontre Stukéli.*)

BÉVERLEI.

TE voilà, Stukéli! ſais-tu que la fortune...

STUKÉLI.

Oui, Jonhſon m'a tout dit, je vous fais compliment.

BÉVERLEI.

Ton amitié pour moi ſe montra peu commune,
Tu verras ſi la mienne aujourd'hui ſe dément:
Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,
Et ſatisfaire Jame, ainſi que Mackinſon.

STUKÉLI.

Fort bien : ils ſont tous deux à préſent chez Vilſon.
La partie eſt conſidérable,
Des flots d'or roulent ſur la table,
Avec quelque bonheur on feroit un beau gain;
Mais je les ai laiſſé tous deux en mauvais train,
Jouant d'un malheur effroyable :
Tu viendras à propos leur porter du ſecours.

BÉVERLEI.

Dans cette maiſon infernale,
Je voudrois, s'il ſe peut, ne rentrer de mes jours ;
Elle me fut toujours fatale.

STUKÉLI.

Je t'approuve très-fort de ne point aller là ;
On n'y joua jamais une partie égale.
C'eſt ſur un tapis verd le Pérou qui s'étale :
Tu ſerois tenté.

BÉVERLEI.

Point.

STUKÉLI.

Je doute de cela ;
La fortune, il eſt vrai, n'eſt pas toujours cruelle,
Tu parois en grace avec elle ;
Avec diſcrétion on pourroit le tâter...
Ce n'eſt point mon avis

BÉVERLEI.

Oh ! ſois en aſſurance.
... Cependant on peut m'arrêter.
Tu ſais que Mackinſon a contre moi ſentence.

STUKÉLI.

Je l'avoue, & quelqu'un m'a dit en confidence
Qu'il vouloit dès ce ſoir la faire exécuter.

BÉVERLEI.

Eh bien ! cette raiſon décide ;
Mais n'appréhende rien : je te réponds de moi.

STUKÉLI.

Tu n'iras pas, ſi tu m'en croi :
Leuſon viendroit encor me traiter de perfide,

Il ne parle pas mieux de toi.
(*En appuyant.*)
Il dit par-tout avec menace ;
Que du bien de ta ſœur tu lui feras raiſon.

BÉVERLEI.

Laiſſons là ce Monſieur Leuſon ;
On peut rabattre ſon audace...
Allons m'acquitter chez Vilſon...
Mais, pour plus de précaution,
Tiens, garde ces billets.

STUKÉLI.

Qui ? moi ! que je les prenne !
Tu connois le foible que j'ai :
Je te crois aujourd'hui dans une heureuſe veine,
Tu voudras les r'avoir, & moi je céderai.
N'y va pas, Béverlei, permets que je t'arrête.

BÉVERLEI.

Me crois-tu donc ſi foible, & que ſur un tapis
Un peu d'or me tourne la tête ;
Que mes yeux en ſoient éblouis ?

STUKÉLI.

Un peu d'or ! des monceaux.

BÉVERLEI.

Beaucoup ou peu, qu'importe ?

STUKELI.

On pourroit regagner tout ce que tu perdis :
Mais.... ne nous y fions que de la bonne ſorte.

BÉVERLEI.

Non, je ne joûrai plus, c'eſt un parti bien pris ;
Mais puiſqu'enfin tu crois cette épreuve ſi forte,
N'entrons pas, demandons Mackinſon à la porte.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

(*Il fait nuit.*)

BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

QUe parlez-vous, ô Ciel! de fer & de poiſon!

BÉVERLEI.

Mon ſort eſt-il aſſez funeſte?
J'ai tout perdu, rien ne me reſte
Que l'affreux déſeſpoir qui trouble ma raiſon:
La fureur va juſqu'au délire.

STUKÉLI.

Falloit-il entrer chez Vilſon?
Si mes conſeils ſur vous avoient eu quelque empire;
Votre ami...

BÉVERLEI.

Mon ami! barbare! à toi ce nom!
Tu n'es qu'une horrible furie,
Qui de ſon ſouffle impur empoiſonna ma vie,
Un monſtre par l'enfer contre moi déchaîné;
Sans cette amitié déteſtable,
Seroit-il un mortel plus que moi fortuné?
En eſt-il un plus miſérable!
Heureux pere, heureux frere, & moins époux qu'amant,
Manquoit-il à mes vœux quelque bien déſirable?
Mais d'un fatal égarement,
Réveillant dans mon cœur la ſemence endormie,
Tu lui fournis de l'aliment,
Et fit d'une étincelle un affreux incendie.
Tout a péri, mes biens, mon honneur, ma vie:
Voilà ce qu'a produit ta funeſte amitié.

STUKÉLI.

J'excuſe le malheur : votre injuſtice extrême
Excite mon courroux bien moins que ma pitié :
Mais avez-vous donc oublié,
Que ſûr, diſiez-vous, de vous même,
Prêt d'entrer chez Vilſon, ej vous ai ſupplié...

BÉVERLEI.

Tu brûlois de m'y voir... oui, j'ai vu l'artifice,
Et qu'en montrant le précipice,
Tu ſavois inſpirer la fureur d'y courir :
Mais mon cœur étoit ton complice,
Et cherchoit lui-même à périr...
Mais, reponds-moi, pourquoi me rendre
Les effets qu'en dépôt j'avois mis dans tes mains?

STUKÉLI.

Vous ſavez que pour m'en défendre
Tous mes efforts ont été vains :
Vous avez voulu les reprendre.

BÉVERLEI.

Traître, donne-t-on du poiſon
Au furieux qui le demande?

STUKÉLI.

J'ai vu dans le malheur James & Mackinſon ;
J'eſpérois...

BÉVERLEI.

J'ai contr'eux un violent ſoupçon.
De ſcélérats c'eſt une bande,
Dont la caverne eſt chez Vilſon.
Ma perte n'eſt pas naturelle.

STUKÉLI.

On les dit cependant d'un honneur éprouvé,
Et par moi l'un & l'autre en jouant obſervé,
M'a paru loyal & fidele.

BÉVERLEI.

Mais, toi-même, l'es-tu?

STUKÉLI.

Béverlei!

BÉVERLEI.

Je ne ſais...

Il me prend contre toi des mouvemens de rage...

STUKÉLI.

Me croyez-vous donc lâche aſſez..
Supportez le malheur avec plus de courage.

BÉVERLEI.

Du courage ! la mort... Mais, ma femme, mon fils!
(Il le ſaiſit au colet.)
Traître, tu m'as plongé dans l'abyme où je ſuis :
Il m'en faut tirer, ou ſur l'heure...
Je ne me connois plus... Pardonne... Tu me fuis?

STUKÉLI.

Je quitte un ingrat.

BÉVERLEI.

Ah ! demeure.

STUKÉLI.

Pour me voir accabler de reproches ſanglans?

BÉVERLEI.

Ah ! dans mes tranſports violens,
Puis-je ſavoir ſi je t'outrage?
Sais-je ce que je dis? Suis-je maître de moi?
Non... Crains tout en effet.., dans un moment de rage,
Je puis te poigarder, & moi-même après toi.
(Il lui fait ſigne de s'en aller avec un geſte furieux.)

SCENE II.

BÉVERLEI *ſeul.*

OU porté-je mes pas? Ciel ! dans quel antre ſombre,
D'une ame bourrelée enſevelir l'horreur ?
C'eſt en vain que la nuit me couvre de ſon ombre,
On n'échappe point à ſon cœur,
Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même.
... O déſeſpoir ! ô honte extrême !
Quoi ! de mon repentir ce jour même eſt témoin !
Celle qui, lâchement à ma rage immolée,
Apprit, ſans murmurer, à ſouffrir le beſoin,
Ma femme eſt par moi conſolée.
Son bonheur déſormais doit faire tout mon ſoin ;

Loin de Londre & du jeu qu'à jamais je déteſte,
Je lui peins le ſéjour céleſte...
L'enfer, hélas! n'étoit pas loin.
C'en eſt fait, à ſes yeux je ne veux plus paroître.
Ma mort. Mais quelqu'un vient, je crois le reconnoître.
Oui, c'eſt lui-même, c'eſt Leuſon:
On dit que ſes propos reſpirent la menace,
Que du bien de ma ſœur il veut avoir raiſon:
Je prétends que lui-même ici me ſatisfaſſe.

SCENE III.

BÉVERLEI, LEUSON.

LEUSON.

Quelqu'un a prononcé mon nom.
Béverlei!... la rencontre eſt heureuſe:
J'ai travaillé pour vous.

BÉVERLEI.

Sans en être prié!
C'eſt avoir l'ame généreuſe.
Qui vous chargeoit, Monſieur, de ce ſoin?

LEUSON.

L'amitié.
J'eſpere en tout ſon jour bientôt faire paroître
Le mortel le plus noir, & l'ami le plus traître...
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler.

BÉVERLEI.

J'en connois un déjà qui doit trembler lui-même.

LEUSON.

De qui prétendez-vous parler?
Quel eſt-il?

BÉVERLEI.

Moi préſent, il proteſte qu'il m'aime,
Et loin de moi ſa bouche oſe me diffamer.

LEUSON.

Cette énigme...

BÉVERLEI.

Je vais clairement m'exprimer.

J'ai, ſi l'on vous en croit, perdu par ma folie
Tout le bien que ma ſœur vous devoit apporter:
Voilà dans tous les lieux ce que Leuſon publie;
Qu'il oſe en ma préſence ici le répéter.

LEUSON.

Béverlei, la hauteur & le ton de menace
Ont cauſé bien des maux qu'on eût peu prévenir,
Et peut-être qu'un autre à ma place...
Mais je ſaurai me contenir.
Je ne dis jamais rien qu'en face
Je ne ſois prêt à ſoutenir.
Des diſcours qu'on me fait tenir
Nommez le délateur, & de ſa vile audace
Cette main le ſaura punir.

BÉVERLEI.

Je ſais ce qu'il faut que je penſe,
Et ce n'eſt là qu'un vain recours
Pour échapper à ma vengeance.

LEUSON.

O Ciel! quel étrange diſcours!
Béverlei me tient ce langage!
Mais nous nous ſommes vus dans le camp de l'honneur,
Il ſait bien qu'aiſément on ne fait pas peur.

BÉVERLEI.

Je ne ſais rien que mon outrage,
Et ſans diſcourir davantage,
Défendez vos jours.

(*Il tire ſon épée.*)

LEUSON *froidement.*

Frappe, ingrat:
Suis la fureur qui te domine.
Ta folle confiance en un vil ſcélérat,
De tout ce qui t'eſt cher a cauſé la ruine:
Il te reſte un ami... Que ta main l'aſſaſſine.

BÉVERLEI.

J'ai ruiné mon fils, & ma femme, & ma ſœur:
De malédictions qu'elles chargent ma tête,
Je les accomplirai: ma main eſt toute prête.
Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur;

Tu te dis mon ami, barbare: ſi c'eſt l'être,
Ah! ſois le donc encore en me perçant le cœur;
Tu me vois à ce trait prêt à te reconnoître.

LEUSON.

Remets ce fer: je vois qu'un traître
A contre ton ami ſourdement manœuvré:
Je crois même entrevoir le but qu'il ſe propoſe.

BÉVERLEI.

Eh! par quelle raiſon juger qu'il m'en impoſe?

LEUSON.

Il ſait que je l'ai pénétré:
En t'armant contre moi le lâche fourbe eſpere
De l'un des deux, au moins, par l'autre ſe défaire,
Mais ſon eſpoir ſera trahi:
Tu ne verſeras point le ſang de ton ami,
Ma main du ſang du mien ne ſera point trempée.
Remets, te dis-je, cette épée:
Adieu, rentre chez toi: demain, moins prévenu,
Béverlei rougira de m'avoir mal connu.

SCENE IV.

BÉVERLEI *ſeul.*

CE ſang-froid de Leuſon n'eſt pas celui d'un lâche:
Dans l'occaſion je l'ai vu,
Sa valeur fut toujours ſans tache.
Stukéli m'auroit-il déçu?...
Que m'importe, après tout? Tiens-je encore à la vie?
Dans le fond de mon cœur je ſens mille bourreaux:
D'un coup terminons tous mes maux;
Il faut qu'avec ce fer elle me ſoit ravie...

SCENE V.

BÉVERLEI, JARVIS.

Jarvis pendant le monologue eſt entré ſur la Scene & s'eſt approché de Béverlei, que dans l'obſcurité il cherche à reconnoître.

BÉVERLEI, *appercevant quelqu'un près de lui.*

QUi s'avance vers moi ? parle, eſt-ce un aſſaſſin
Si tu l'es, viens, ſuis-moi : ma main,
Plus que la tienne encore, eſt de ſang altérée :
Et plus que toi, je porte dans mon ſein
Une rage déſeſpérée.

JARVIS.

Mon cher Maître, daignez...

BÉVERLEI.

Ah ! bon homme, c'eſt toi ?
Que fais-tu ſi tard dans la rue ?
Tu devrois être au lit.

JARVIS.

Monſieur, pardonnez-moi :
Vous-même... (*Il voit l'épée nue.*) Ciel !

BÉVERLEI.

Quoi donc ?

JARVIS.

Votre épée... elle eſt nue...
Auriez-vous..... Ah ! Monſieur, vous me glacez d'effroi.

BÉVERLEI, *ſans écouter.*

Oui, de quelque côté que je tourne la vue,
La miſere, l'opprobre eſt par-tout ſur mes pas.
Ce n'eſt que par un prompt trépas...

JARVIS.

Monſieur.. de ſa douleur l'ame toute occupée,
Il ſe parle à lui-même, & ne m'écoute prs !

O mon Maître !

BÉVERLEI.

Qui parle !

JARVIS.

Hélas !
C'eſt le pauvre Jarvis... donnez-moi cette épée ;
Monſieur, au nom de Dieu, donnez-la moi, je crains...

BÉVERLEI.

Oui, prends-la ; prends ce fer, ôte-le de mes mains.
Peut-être en ce moment c'eſt le Ciel qui t'envoie.

JARVIS.

Ah ! Monſieur, quelle eſt donc ma joie !
Et que Jarvis ſe tient heureux !...

BÉVERLEI.

Puiſſes-tu toujours l'être, ô viellard vertueux !
Mais ne reſte pas davantage :
Des mes malheurs, Jarvis, crains la contagion.
La ruine, l'horreur, la malédiction,
De tout ce qui m'approche eſt le cruel partage.
Rentre, bon vieillard, couche-toi ;
Va trouver le repos... qui n'eſt plus fait pour moi.

JARVIS.

Permettez que chez vous, Monſieur, je vous ramene.

BEVERLEI.

Non..... jamais.

JARVIS.

Songez-vous quelle cruelle peine
Madame... Pardonnez ; vous voulez donc ſa mort ?

BÉVERLEI.

Pour elle & pour mon fils, de tous les maux le pire,
C'eſt peut-être de vivre... Oui, dans leur triſte ſort,
Ils paſſeront, hélas ! leurs jours à me maudire.
Laiſſe-moi... de la nuit je chéris la noircenr,
Je voudrois en pouvoir redoubler les ténebres ;
Dans le fond de mon ame une plus grande horreur...
(*Il a l'air d'écouter.*)
N'entends-je pas des cris funebres ?

JARVIS.

JARVIS.

Tout garde le ſilence.

BÉVERLEI.

O remords ! O fureur !
Va-t-en. Couché ſur cette pierre,
Je paſſerai la nuit à dévorer mon cœur.
Eh ! puiſſe-je jamais ne revoir la lumiere.
(*Il s'étend ſur des pierres.*)

JARVIS *à ſes pieds.*

Ah ! mon cher Maître, à vos genoux,
Votre vieux ſerviteur en larmes vous conjure....
Au nom de Dieu, relevez-vous,
Vous n'avez point une ame dure ;
Madame eſt dans les pleurs....

SCENE VI.

Madame BÉVERLEI *ſortant de chez elle avec une lanterne*, BÉVERLEI *ſur les pierres*, & JARVIS *à genoux, faiſant une ſcene muette.*

Madame BÉVERLEI.

JArvis ne revient pas :
Je ne puis ſoutenir une plus longue attente
Un trouble affreux m'agite... O Ciel ! conduis mes pas,
Guide ma démarche tremblante.
(*Elle s'avance du côté où ſont Béverlei & Jarvis.*)

BÉVERLEI *à Jarvis.*

Tu m'importunes, bon vieillard.

JARVIS.

Votre pere, Monſieur ; me montroit plus d'égard,
Et vous-même dans votre enfance....
Mais je vois que vers vous une clarté s'avance :
Prenez garde... quelqu'un...

Madame BÉVERLEI *qui s'eſt approchée.*

J'entends ſa voix, je crois:
Oui, c'eſt lui.... c'eſt Jarvis... que mon ame eſt émue!
Je frémis... approchons... Ciel! qu'eſt-ce que je vois!

JARVIS.

C'eſt Madame!

BÉVERLEI.

Ma femme! O terre, engloutis-moi!

Madame BÉVERLEI, *à ſon mari.*

Mon ami... je me meurs... ce ſpectacle me tue...
Cruel, vous détournez la vue,
Vous fuyez mes regards.... mon cœur ſe ſent glacer:
Parlez-moi... vous voyez qu'à peine je reſpire:
Ah! par pitié faites ceſſer
Tout le trouble & l'effroi que ce moment m'inſpire.

BÉVERLEI.

Je vais plutôt les redoubler,
Frémiſſez.... Je n'ai rien que d'affreux à vous dire.
De malédictions vous m'allez accabler.

Madame BÉVERLEI.

Ah! mon cœur en eſt incapable;
Il n'apprendra jamais qu'à bénir mon époux.

BÉVERLEI.

Cet époux eſt un miſérable,
Qui ne doit être vu par vous
Que comme un monſtre déteſtable.
Ce jour a fixé notre ſort;
La miſere & les pleurs, voilà votre partage:
C'eſt celui de mon fils.... & le mien, c'eſt la mort.

Madame BÉVERLEI.

Quoi donc!

BÉVERLEI.

Tout eſt perdu: le déſeſpoir, la rage,
Voilà tout ce qui m'eſt reſté.
Maudiſſez votre époux, il l'a bien mérité.

Madame BÉVERLEI.

Exauce mes vœux & mes larmes;

Ciel, d'un œil de bonté regarde ſa douleur :
De ſon front obſcurci diſſipe les alarmes,
Ramène la paix dans ſon cœur.
Si l'infortune & la miſere
Doivent tomber ſur l'un des deux,
Épuiſe ſur moi ta colere,
Et que Béverlei ſoit heureux.

BÉVERLEI.

Et c'eſt ainſi que me maudit ta bouche !
O d'un indigne époux vertueuſe moitié !
Combien tant de bonté me confond & me touche !

Madame BÉVERLEI.

Laiſſe donc la tendre pitié
Adoucir dans ton cœur le déſeſpoir farouche.
Eh ! pourquoi ſuccomber au poids de tes douleurs !
Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage ;
Mon partage n'eſt point la miſere & les pleurs.

BÉVERLEI.

Que nous reſte-t-il ?

Madame BÉVERLEI.

Le courage
Et le travail.... Tu ſais que toujours quelque ouvrage
Dans ton abſence occupoit mes momens :
Je trompois la longueur du temps :
Ah ! crois-moi, c'eſt du ſein de l'indigence même
Que naîtra mon plus doux plaiſir :
Je n'ai fait juſqu'ici qu'amuſer mon loiſir ;
Je ferai vivre ce que j'aime.

BÉVERLEI.

Ta vertu peut tout adoucir,
Mon déſeſpoir cede à ſes charmes.
Je me jette en ton ſein que je baigne de larmes....
O chere & tendre épouſe, & tu ne me hais pas !

Madame BEVERLEI.

Je t'aime, & je te plains.... Hélas !

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, UN SERGENT, *ſuivi d'un Recors.*

LE SERGENT, *à Bélerlei.*

JE vous arrête, il faut me ſuivre.

BÉVERLEI.

O fortune! voilà le dernier de tes coups.
On ne m'y verra pas ſurvivre.

Madame BÉVERLEI.

Monſieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGENT,

C'eſt de l'argent qu'il faut.

JARVIS.

De combien eſt la ſomme?

LE SERGENT.

Trois cens pieces.

JARVIS.

Chez moi j'en ai moitié.

LE SERGENT.

Bon homme,
Il faut le tout.

JARVIS

Demain je puis,
En fondant un contrat...

BÉVERLEI. (*Au Sergent*)

Finiſſons. Je vous ſuis...
Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon ame;
Mais gardez votre argent..... Embraſſez-moi, ma femme:
Pour la derniere fois je vous tiens dans mes bras...
Il faut ſubir mon ſort...

(*On l'emmene.*)

Madame BÉVERLEI *le ſuivant avec Jarvis.*

Je ne vous quitte pas.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

La Scene repréſente la chambre d'une priſon : il doit y avoir d'un côté une table, ſur laquelle eſt un pot d'eau, & un verre dans une jatte ; & de l'autre, un fauteuil, & une chaiſe à côté : Tomi eſt dans le fauteuil, & Jarvis ſur la chaiſe à côté.

SCENE PREMIERE.

TOMI, JARVIS.

JARVIS, *en arrangeant l'enfant.*

SEs yeux ſe ferment... il ſuccombe.
Pauvre enfant ! le voilà qu'il dort.
O l'heureux âge ! ſans effort
Dans les bras du ſommeil il tombe;
Il ne craint pas que du remord
La voix en ſurſaut le réveille ;
Son innocece en paix ſommeille,
Tandis que le cœur déchiré,
Son pere malheureux a vu le jour renaître,
Avant que dans ſes yeux le ſommeil ſoit entré.
Quel changement fatal ! O mon Maître ! mon Maître !
A quelle paſſion vous vous êtes livré !
Que de vertus en vous un ſeul vice a détruites !
Et qu'il a d'effroyables ſuites !
Puiſſe le Ciel...

Madame BÉVERLEI.

Sa fureur s'eſt calmée :
Par le ſommeil enfin ſa paupiere fermée,
D'un repos paſſager lui prête la douceur.

JARVIS.

Le Ciel en ſoit loué.

Madame BÉVERLEI.

Mais cependant, ma ſœur
M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agiſſe,
Et que pour mon époux il ſeroit important
Qu'au dehors ſans tarder un moment je la viſſe :
Je vais profiter de l'inſtant ;
Jarvis, où mon mari ſommeille.
Toi, ſois bien attentif, prends garde ; & s'il s'éveille,
Ne le laiſſe point ſeul, mene lui ſon enfant ;
A l'aſpect de ſon fils, à cette chere vue,
D'un ſentiment ſi doux un pere a l'ame émue !...
Béverlei ſentira ſon tourment adouci ;
A l'inſtant je reviens ici :
Si de toi je n'étois pas ſûre,
Mon cœur à le quitter ne pourroit conſentir.

JARVIS.

Sans crainte vous pouvez ſortir.

Madame BÉVERLEI, *après avoir été doucement regarder par la couliſſe.*

Il n'a pas changé de poſture,
Il dort profondement. Jarvis, je t'en conjure,
Obſerve bien l'inſtant qui ſe réveillera.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

JARVIS, TOMI *dormant.*

JARVIS.

JUſqu'au retour de ma maîtreſſe
J'eſpere qu'il repoſera :
Que de vertu, que de tendreſſe !
L'excellente femme qu'il a !

Qu'il ſeroit avec elle heureux s'il ſavoit l'être !
J'entends du bruit... allons doucement reconnoître...
Il ne dort plus... c'eſt lui, pâle, défiguré,
Moins ſombre cependant, & l'œil moins égaré.

SCENE IV.

BÉVERLEI, JARVIS, TOMI *dormant.*

BÉVERLEI *à part.*

MA femme eſt éloignée ; écartons ce bon-homme :
Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger ſomme ;
Le repos bientôt vous a fui.

BÉVERLEI.

Ta maîtreſſe eſt dehors ?

JARVIS.

Quelques ſoins néceſſaires
L'ont forcée à ſortir, Monſieur, pour vos affaires.
Dans peu vous allez le revoir.

BÉVERLEI.

Je ſens que du ſommeil le baume favorable,
Dans mon cœur plus tranquille a ranimé l'eſpoir.
J'ai beſoin du conſeil d'un ami véritable :
Je veux entretenir Leuſon.
Va le trouver, Jarvis : dis-lui qu'en ma priſon
Il me faſſe à l'inſtant l'amitié de ſe rendre...
Qui te fait héſiter ?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon ;
Madame, dans ce lieu, m'a preſcrit de l'attendre.

BEVERLEI.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçois.
Tu vois que je ſuis fort tranquille.

JARVIS.

Grace au Ciel, Monſieur, je le vois.

BEVERLEI.

BÉVERLEI.

Va donc, je veux quitter ce triſte domicile.

JARVIS.

Mais...

BÉVERLEI.

Sans plus repliquer, j'ordonne: obéis-moi.

JARVIS, *après un air d'héſitation.*

J'y vais.

SCENE V.

BÉVERLEI, TOMI *dormant.*

BÉVERLEI *après avoir fait quelques tours, de l'air le plus ſombre.*

MOn heure eſt arrivée:
J'ai prononcé l'arrêt... cet arrêt eſt la mort.
D'opprobre mon ame abreuvée,
Ne peut plus ſoutenir ſon ſort.
A ſes tourmens mon cœur ſuccombe.
En diſant ces vers il approche de la table, met de l'eau dans un verre, & il mêle la liqueur d'un flacon qu'il tire de ſa poche.
Je vais m'endormir dans la tombe...
M'endormer!... Si la mort au lieu d'être un ſommeil,
Etoit un éternel... & un funeſte réveil!
Et ſi d'un Dieu vengeur... Il faut que je le prie.
Dieu, dont la clémence infinie...
Je ne ſaurois prier... du déſeſpoir ſur moi
La main de fer appeſantie
M'entraîne... cependant, j'entends avec effroi
Dans le fond de mon cœur une voix qui me crie:
Arrête, malheureux, tes jours ſont-ils à toi?
O de nos actions incorruptible Juge,
Conſcience!... Mais quoi! ſans eſpoir, ſans réfuge,
Voir ma femme, mon fils languir dans le beſoin!
Auteur de leur miſere, en être le temoin!
Endurer le mépris, pire que l'infortune!

Mourir enfin cent fois pour n'oſer mourir une!
Ah! c'eſt trop balancer... on peut braver le ſort:
Mais la honte! mais les remords!

(*Il prend le verre.*)

Nature tu frémis... Terreur d'un autre monde,
Abyme de l'éternité,
Obſcurité vaſte & profonde,
Mon cœur à ton aſpect ſe glace épouvanté:
Mais j'abhorre la vie, & mon deſtin l'emporte. *Il boit.*
C'en eſt fait... c'eſt la mort qu'en mes veines je porte.
De mes jours ce ſoleil éclaire le dernier.
O! ſi homme au tombeau s'enfermoit tout entier!
Mais des pleurs des vivans ſi l'ame encore émue,
Voit ceux qui lui ſont chers, ſouffrans & malheureux,
Si j'entends vos cris douleureux,
O ma femme! ô mon fils! ô famille perdue!
L'enfer, l'enfer n'a pas des tourmens plus affreux.
..... O réflexion trop tardive!

(*Il fait quelques tours, & apperçoit ſon fils.*)

Mon fils! un doux ſommeil tient ſon ame captive.
(1) Je n'entendrai donc plus le ſon de cette voix,
A mon oreille, hélas! ſi chere!

---

(1) J'ai changé cet endroit; voici la premiere leçon, qui étoit, je crois, plus théatrale, mais dont pluſieurs perſonnes ont été révoltées.

Pauvre enfant! tu ne ſens ni ne prévois ton ſort:
La honte de ma vie & l'horreur de ma mort,
Voilà ton unique héritage:
L'opprobre ſera ton partage.
De miſere accablé n'oſant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire & le jour & ton pere:
La vie eſt-elle donc un bien ſi précieux?
Ma fureur ta ravi tout ce qui la rend chere;
Qui t'en délivreroit t'ôteroit un fardeau:
Que n'a-t-on étouffé ton pere en ſon berceau!
Mais déjà le poiſon... je ſens que je m'égare,
Une épaiſſe & noire vapeur
Couvre mes yeux, & dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare.

Que je t'embraſſe au moins pour la derniere fois,
O malheureux enfant d'un plus malheureux pere !
(*Il s'aſſied à côté de la chaiſe.*)
Qu'en le voyant mon ame s'attendrit !
Il ſemble qu'en dormant ſe bouche me ſourit.
Cette bouche .. ces traits,. Ce ſont ceux de ſa mere :
Pauvre enfant ! (*Il ſe leve.*) tu ne ſens ni ne prévois ton ſort.
La honte de ma vie, & l'horreur de la mort,
Voilà ton unique héritage :
L'opprobre ſera ton partage...
De miſere accablé, n'oſant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire & le jour & ton pere.
La vie eſt-elle donc un bien ſi précieux ?

Que dis-je ? fureur ; c'eſt pitié.
Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir eſt un inſtant, vivre eſt un long ſupplice.
Mon fils, ce ſeroit là ton ſort :
Oſons l'y dérober, le moment eſt propice ;
Qu'il paſſe ſans douleur du ſommeil à la mort ;
Ce fer... Tuer mon fils ! le tranſport eſt horrible...
Nature ! ah ! je ſens que ta voix
Jette en mon cœur un cri terrible ;
Que je t'ambraſſe au moins pour la derniere fois,
O malheureux enfant d'un plus malheureux pere !
(*Il s'aſſied à côté de l'enfant.*)
Hélas ! qu'en le voyant mon ame s'attendrit !
Il ſemble qu'en dormant ſa bouche me ſourit...
Cette bouche... ces traits, ce ſont ceux de ſa mere...
Qu'il vive... Mais que dis-je ?... Eſt-ce donc le chetif !
(*Il ſe leve.*)
Vouloir qu'il vive pour ſouffrir !...
Ciel ! un feu dévorant au dedans me conſume,
Mon ſang de plus en plus s'allume ;
Le temps eſt précieux : ſoit raiſon, ſoir fureur...
(*Il leve le fer ſur ſon fils.*)
Il s'éveille !
TOMI *effrayé.*
Papa... Vos yeux... Ils me font peur.
&c.

Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chere:
Qui t'en délivreroit, t'ôteroit un fardeau.
Que n'a-t-on étouffé ton pere en ſon berceau?
Mais déjà le poiſon... je ſens que je m'égare;
Une épaiſſe & noire vapeur
Couvre mes yeux, & dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare:
Que dis-je, fureur? c'eſt pitié.
Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir eſt un inſtant, vivre eſt un long ſupplice.
Mon fils, ce ſeroit là ton ſort...
Oſons l'y dérober... le moment eſt propice;
Qu'il paſſe ſans douleur du ſommeil à la mort.
Ce fer... Tuer mon fils! le tranſport eſt horrible.
Nature! ah! ta voix dans mon cœur
Vient de jetter un cri terrible...
Il s'éveille!

TOMI.

Papa... vos yeux... Ils me font peur.

BÉVERLEI.

Sa voix a je ne ſais quel charme...

TOMI *tombant à génoux.*

Mon bon papa, pardonnez-moi.

BÉVERLEI,

Je n'y tiens pas, il me déſarme.
(*Il jette le poignard.*)
O malheureux enfant! O mon fils! leve-toi:
Mes pleurs inondent ton viſage...
(*Madame Béverlei entre avec Henriette.*)

SCENE VI.

TOMI, BÉVERLEI, Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

TOMI *courant à ſa mere.*

MAman, ſauvez Tomi.

Madame BÉVERLEI.

Ciel! quel eſt mon effroi?

Cet enfant... ce poignard.. cruel ! à quel uſage ?

BÉVERLEI.

Des monſtres connoiſſez en moi le plus ſauvage ?
Par pitié pour mon fils, je lui perçois le cœur.

HENRIETTE.

Juſte Ciel !

Madame BÉVERLEI.

Par pitié !... votre fils !... quelle horreur ?
Barbare, & vous oſez l'avouer a ſa mere !
O mon fils ! mon cher fils !

BÉVERLEI.

Si pour vous ſatisfaire,
Il n'eſt beſoin que de ma mort...

Madame BÉVERLEI.

A ce diſcours funeſte, à cet excès barbare,
Cher & cruel époux ! je vois le noir tranſport
Du déſeſpoir qui vous egare.
Mais à vous mettre en liberté
Sachez que Leuſon ſe prépare ;
Sachez que Stukéli, ce monſtre déteſté...

BÉVERLEI *à part.*

De mes ſens quel tourment s'empare !

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LEUSON, JARVIS.

LEUSON.

BÉverlei, vos fers ſont rompus.
Par Jame aſſaſſiné, Stukéli ne vit plus,
Un différent entre eux eſt né ſur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'eſt plus ?

LEUSON.

Non, Jame eſt arrêté :
Vos effets ſont en ſûreté.
Cher ami, reprenez courage ;

Tout vous ſera rendu.

BÉVELLEI.

Je me ſuis trop hâté.
Ah! malheureux!

Madame BÉVERLEI.

Et quoi! cette nouvelle...

LEUSON.

Ses traits ſont renverſés.

BÉVERLEI.

Une douleur cruelle...

LEUSON.

Madame, il faut un prompt ſecours.

Madame BÉVERLEI.

Courez, Jarvis. (*Il ſort.*) O Ciel! ſois mon recours.

BÉVERLEI.

Le calme à la douleur ſuccede...
O ma femme!

Madame BÉVERLEI.

Et bien! quoi? mon ami, mon époux?

BÉVERLEI.

Ne cherchez point à mon mal de remede.
Il n'en eſt point.

Madame BÉVERLEI.

Que dites-vous?
Il en eſt, il en eſt.

BÉVERLEI,

Epouſe digne & chere,
Vous n'avez plus d'époux; mon fils n'a plus de pere.

LEUSON.

O malheureux ami! qu'avez-vous fait?

HENRIETTE.

Hélas!
Mon frere, avez-vous pu...

Madame BÉVERLEI.

Non, je ne le crois pas,
Cet horrible attentat.

BÉVERLEI.

Tout mon cœur le déteſte.
Pere dénaturé, citoyen criminel,
Barbare époux, enfin, dans un moment funeſte,
J'ai violé les Loix de la Terre & du Ciel.

Madame BÉVERLEI.

Je meurs.

Leuſon la ſoutient.

BÉVERLEI.

Voici le moment de paroître
Au redoutable Tribunal
De celui qui me donna l'être:
Tout me dit que je touche à ce terme fatal;
Le calme où je me trouve!.. une foibleſſe extrême...
Mes yeux d'ombres environnés...
Ma femme: ah! dites-moi que vous me pardonnez.

Madame BÉVERLEI *avec des ſanglots.*

Puiſſe le Ciel, hélas! vous pardonnez de même (1).

BÉVERLEI.

Aidez à le fléchir votre époux expirant.

Il s'incline, ſoutenu de ceux qui l'entourent.

Dieu de miſéricorde, à tes pieds, en tremblant,
Ta foible créature implore ta clémence:
Ta juſtice pardonne au cœur qui ſe repent;
Fais luire à ce coupable un rayon d'eſpérance;

---

(1) *A la repréſentation on abrege ainſi la Scene.*

Madame BÉVERLEI.

Puiſſe le Ciel, hélas! vous pardonner de même.

BÉVERLEI.

Il voit mes remords & vos pleurs...
Mon fils!...

Le fils ſe met aux genoux de ſon pere, d'un côté, la mere doit être de l'autre, abymée de douleur.

Vous me perdez, il vous reſte une mere.
Quelle vous ſoit toujours, &c.

Tu vois mes remords infinis;
S'ils ne peuvent, grand Dieu, déſarmer ta vengeance,
Ne l'étends pas du moins ſur ma femme & mon fils.

Madame BÉVERLEI.

Ah! qu'il prenne ma vie, & qu'il ſauve la tienne.

Elle ſe précipite à ſes pieds, abymée de douleur.

BÉVERLEI *à Leuſon.*

Prenez ſoin d'elle & de ma ſœur,
Digne ami, dont ſi mal j'avais connu le cœur.
Mon fils... qu'il s'approche, qu'il vienne.

L'enfant ſe met aux genoux de ſon pere, ſa mere eſt de l'autre côté: Béverlei après les avoir regardés.

Mes yeux ſe rempliſſent de pleurs.
O mort! qu'en ce moment je reſſens tes horreurs!..
Vous me perdez, mon fils: il vous reſte une mere.
Qu'elle vous ſoit toujours reſpectable & chere;
Et ſi du jeu jamais vous ſentez les fureurs,
Souvenez-vous de votre pere...
Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu... je meurs.

(*Madame Béverlei s'évanouit, & la toile tombe.*)

FIN.

, *Tragédie bourgeoise.*

es remords infinis;
a-t-il Dieu, desarmer ta vengeance
moins sur ma femme & mes
ame BÉVERLEI.
a vie, & qu'il sauve la vie
à ses pieds, abymée de douleur
VERLEI *à Leuson.*
d'elle & de ma sœur,
mal j'avais connu le cœur
qu'il s'approche, qu'il vienne
genoux de son pere, sa mere
Beverlei après les avoir reçus
remplissent de pleurs.
moment je reconnus tes horreurs
mon fils : il vous reste une mere
ujours respectable & chere;
vous sentez les fureurs,
us de votre pere..
main, ma femme... Adieu.

ei s'évanouit, & la toile tombe.

F I N.